L'Axiome imaginaire

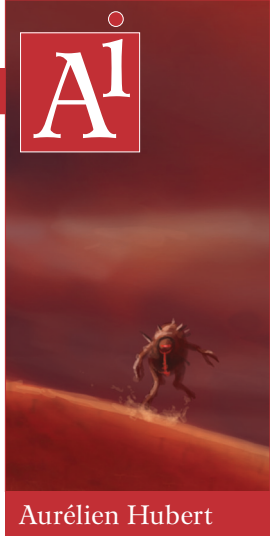
Un mois, une nouvelle
Mai 2008

Il, qui prend des notes

Bernard Henninger

« Un mois, une nouvelle », L'Axiome imaginaire, mai 2008
citronmeringue.com
Marchetto Éditrice, 3 rue de Paris, 06000 Nice, France
nouvelles@citronmeringue.com
Texte : Bernard Henninger
Couverture & Illustrations intérieures : Aurélien Hubert
Maquette : Julien Dorvennes
ISBN 978-2-915869-10-1
Dépôt légal : mai 2008

Bernard Henninger



Il, qui prend des notes

Cette nuit, il avait marché jusqu'à atteindre la dune rouge. Les hommes le pistaient, il le sentait, et les ondes qu'il avait pu capter le lui avaient confirmé. Il ne savait pas décrypter leurs messages, mais il savait reconnaître la séquence PAN, et il avait manqué d'être capturé trop souvent pour n'avoir pas su identifier son signe propre : *Progressif Autonome Névralgique* Sans numéro. Il n'était qu'un prototype, un essai, presque raté.

Une petite pièce de métal ronde et rouge sang que les zoms nommaient Soleï se levait quand il creusa son trou dans la dune, écartant doucement le sable couleur rouille de la planète, de façon à ne pas défaire ses plis lissés par mille ans de tempête. Ils approchaient.

Dans l'espace, un satellite suivait pas à pas sa progression, repérant sa Sire (signature infrarouge) faible car il avait été conçu par des cerveaux capables de soutirer le maximum de mouvement d'un mini-

mum d'énergie, une faible Sire, mais une signature inimitable dans tout l'univers, des petits bruits se signalèrent à son intention, les sillydogues, équipés d'une intelligence d'abruti, tirant sur les laisses des androïdes marcheurs, des machines plus habituées aux plantations martiennes et aux cultures symbiotiques d'archéobactéries, d'algues et de lichens qu'aux plaines glacées du Nord.

Les sillydogues jappèrent de plus en plus dans l'aigu au fur et à mesure qu'ils s'égaraient à l'approche de la dune rouge, la dune aux milles odeurs ferreuses, des gailaboureurs à chenillettes prirent le relais, il en compta trois, qui l'avaient traqué la nuit durant, les zoms s'acharnaient sur les victimes, loi numéro deux, la loi du plus fort étant la première de toutes les lois : admirer son bourreau, se prosterner, lui obéir dans le mal… et chanter l'ineffable justesse de sa cruauté.

Il était né trop tard, peut-être. Sylvia avait une touche de nostalgie dans la voix, mais elle souriait en avouant :

– Nous t'avons fait naître un peu tard, petit Pan. À la suite de quoi, elle regardait Edmund. Ils n'étaient pas mariés et ils ne vivaient pas ensemble, pas au début, mais c'est à deux qu'ils avaient développé la théorie du Neural, le réseau anarchique, capable de synthétiser dix milliers de milliards de connexions, à peine moins qu'un zom.

Ils avaient beau être jeunes et réalistes, ils lui avaient inculqué les principes désuets d'un écrivain du Temps du Rêve, il se souvenait des mines ébahies des commissaires du gouvernement, et du mépris des économistes : « Un robot qui ne sait pas tuer est une machine à rendement Zéro. »

– Un peu tard pour l'époque, répétait doucement Sylvia, plus tard, dans la nuit, après le départ des étrangers à la peau rouge suintante d'odeurs agressives.

– T'as vu, ils n'ont rien écouté ! râlait Edmund, ils ne l'ont même pas testé ! Ecoute pas ta conceptrice, Pan, raillait-il : tu es né juste à temps.

Sylvia changeait de conversation :

– Tu veux écouter du Schubert, Pan ?

Il acquiesçait. Au début, ça ne lui faisait rien, Schubert, c'était juste ce qu'écoutaient Sylvia et Edmund. Il croyait que tous les zoms aimaient Schubert. Faisant fi de la gaieté des commissaires d'état, et de la générosité des économistes, ses concepteurs lui avaient programmé des attaches nerveuses plus raffinées et, seul de son « espèce », il percevait les sensations qui gouvernaient la détérioration de ses moyens. Il était capable de détecter une anomalie, une destruction, un danger pour son organisme, il était capable de l'isoler, de l'analyser et de se réparer.

Le meurtre sur ordre du maître était prohibé, et le concept gravé dans une puce rajoutée. Bien qu'il ne puisse pas tuer, cette idée l'avait travaillé, l'éthique n'était qu'un corps étranger à son propre corps, alors que la morale imprégnait l'esprit des notes qu'il prenait – c'est Edmund qui lui avait conseillé de tenir un journal de son apprentissage de la vie. Il avait continué sans que nul ne le lui demande – la morale, c'était ce qu'il trouvait à force de réflexion et d'action, des pépites d'*ego*.

Quand le trou fut profond, il s'y glissa, aspirant dans son sillage le sable rouge de façon à ce qu'il recouvre sa trace. Quand il se fut enfoncé assez profondément pour que ses mouvements ne soient plus perceptibles, il entra en mode vrille, et s'enfonça sous la dune rouge, verrouillant son organisme afin de protéger de toute oxydation les métaux, les huiles, les fluides neurosensibles et les follicules polystrates qui constituaient le mystère de sa *peau*.

Sa Sire disparut, ne laissant sur la dune que celles de ses traqueurs : hommes progressant au ralenti dans leur lourde combinaison protectrice, droïdes agricoles, quadrudroïdes ouvriers, automates à six bras munis de crocheurs, et des drones : de quoi se sentir fier, s'il avait été capable de ressentir la moindre émotion.

Il ne vit pas la frustration et la colère des hommes. Prisonnier de la gigantesque dune rouge, il était invisible. Les turbulences magnétiques dues aux oxydes métalliques perturbaient la distribution des ondes, changeaient les solutions de l'équation de la chaleur et pénétraient dans des domaines de complexité que nul n'était capable d'appréhender… Ils errèrent sur la dune, tout comme lui-même errait sur la planète Mars depuis plusieurs solstices. L'errance l'avait contraint à découvrir Mars.

Sylvia et Edmund parlaient du charme de la vie… C'est après l'avoir assemblé qu'ils avaient fait l'amour. Pour lui, qui prenait des notes sur son chemin, il pensait que l'imprévisibilité était la sœur préférée du hasard.

Il savait leur désorientation, leur indécision, la valse des pas perdus, le piétinement de ses poursuivants rendant sa trace définitivement indécelable.

Quand ils passèrent à sa verticale, il sentit leur poids, deux zoms. Trois droïdes, un quadrudroïde et un gailaboureur les suivaient, tendant leurs antennes et leurs caméras : son métabolisme générait une radioactivité résiduelle, spécifique de son origine terrestre. Enfoui sous le sable rouge, il adopta une léthargie active, l'immobilité était la condition de son invisibilité et la pression d'une chenillette de deux tonnes munie de cerveaux muoniques était légère en comparaison de l'impuissance de l'engin à séparer sa trace de celle d'un droïde.

Après avoir dérobé des outils, il s'était fait surprendre par une zome tirée par deux sillydogues bavant de l'huile glaçante. L'un d'eux, une bête munie de crocs d'acier, avait happé son poignet, soufflant de l'azote liquide sur ses circuits. Enfournant sa main dans la gueule du droïde broyeur, une pression de l'aérosol qui lui tenait lieu d'*annulaire* avait envoyé dans ses conduits un nuage magnétique : le sillydogue s'était figé avant de tomber, comme un barre d'acier. Une décharge électrique avait paralysé les pattes de l'autre. La zome avait hurlé,

mais elle n'avait pas bougé. Il était parti et avait profité de son avance pour dissimuler son butin.

Les pas des zoms et des droïdes se tournèrent vers le Sud, renonçant à des recherches qui excédaient le coût énergétique qu'ils pouvaient y consacrer. Il n'était qu'un grain de sable sur une planète de sable, mais ils avaient décidé de le détruire. La somme des efforts qu'ils avaient consacrés à sa traque excédait la perturbation qu'il générait. Leurs théories s'opposaient à leur violence : ça ne collait pas avec les principes de la thermodynamique. Et l'irrespect vis-à-vis de la thermodynamique augurait mal de leur avenir à court terme sur la planète rouge.

Les piétinements sur le sable résonnaient à ses auditons comme des pas dans de la neige durcie, des crissements sourds et mats qui formèrent une musique, comme le chant des neiges des montagnes, où il était né. Pendant les mois de son apprentissage, il gisait dans l'atelier, tous ses sens en éveil, immobile tant qu'il n'était pas fini. Sylvia et Edmund lui parlaient, et il apprenait le langage, tout en enregistrant les bruits et les sons, dont le ballet des pas couplés de ses concepteurs. Il était né dans le Caucase et la neige. La fureur du mythe de Prométhée fut son premier postulat.

Troublant son rêve de montagne, les piétinements se regroupèrent et s'éloignèrent vers la vallée, retournant vers les bulles protectrices, laissant les champs, les cultures de lichens, de bactéries, de champignons et la croissance des stromatolithes aux bons soins des droïdes. Il ne détecta pas un drôle de cône arrondi que les hommes semblèrent oublier en partant.

Au soir, quand la nuit envelopperait sa Sire de flou, il pourrait s'aventurer au vu et au su des droïdes jardiniers… Depuis que Mars avait perdu le contact avec la Terre, rien n'allait plus. La voile solaire qui le convoya en compagnie d'une dizaine de droïdes fut le dernier colis de la planète-mère aux zoms. Lorsqu'ils avaient ouvert sa boite,

Pan qui avait sagement attendu ce moment pendant les deux mois du voyage interplanétaire n'avait pas attendu l'autorisation de déployer sans aide ses membres graciles, provoquant la stupéfaction et le rire des membres de l'état-major martien.

Habitués aux droïdes, les zoms les accueillaient avec tournevis, jeu de clés, pinces, fer à souder et ne s'attendaient pas à les voir bouger sans qu'ils aient, au préalable, chargé dans leurs mémoires les moteurs logiques de développement joints au colis. Il était le colis D 6637, D pour droïde, 66 pour l'année terrienne 2166, caisse numéro 37, et il attendait impatiemment de revoir la lumière qui le sortirait de la léthargie artificielle dans laquelle il avait été plongé durant le voyage afin de préserver ses fragiles senseurs.

Il n'entendit pas les rires et il vit à peine dans sa cécité d'éveil l'hilarité et la stupéfaction des zoms de Mars, il se contenta de déployer ses membres et de réactiver ses terminaisons sensibles. Le temps que l'hilarité se calme, il avait trouvé les burettes de silicone dont il avait besoin pour assouplir ses circuits encrassés par deux mois d'immobilité, de changer des accumulateurs défectueux, et il s'était discrètement muni d'outils : geste qu'il ne s'expliquait d'ailleurs toujours pas, ses maîtres ne l'avaient pas programmé pour le vol, or, un de ses premiers actes sur Mars, avait été une petite rapine et la dissimulation de son produit. Cela, il le tenait de Sylvia, il le sut en se posant la question. Un jour, elle avait dit, après avoir constaté le ratage d'un chargement :

– Tant pis, je la laisse !

– Quoi ?

– Rien.

– Un comportement de surintensité, j'ai dû doubler une boucle, je crois… quelque part, ça a l'air de donner des effets de bord intéressants.

– Refais-le, fit-il, un peu inquiet, j'ai tout mon temps…

– Pas la peine… Ça marche, hein, ça marche, Pan ?

– Oui, Sylvia.

Plus tard, quand elle découvrit sa collection, cachée sous son lit, Sylvia ne put retenir un rire :

– Imprévisibilité d'une double boucle ! Regarde, Edmund, ça sera un petit chapardeur.

– Comme un chat, conclut Edmund, amusé.

Sylvia inséra un μ-réseau dans ses silices, ça compensera ton côté désuet, chuchota-t-elle. C'est peu après qu'ils lui avaient proposé de prendre des notes. Edmund lui avait montré comment les recopier sur des mémoires externes, de façon à ce que le journal soit *«objectivé »*.

Edmund tenait à rendre objectifs les faits.

Quand le zénith de la nuit martienne répandit une onde glacée sur la dune rouge, il déclencha le foreur et s'ouvrit une voie vers la surface. Il se glissa sur le sable en silence, organisa des traces en forme de chenillette et de pas de droïdes. Son camouflage en place, il s'arrêta de bouger, soudain en alerte, il scruta les sommets des dunes environnantes, à la recherche de caméras de surveillance, ou d'un drone qui planerait loin au dessus de lui : pas de communiqué, pas de hertzien, nulle Sire, il refit le tour de ses détecteurs et ne put chasser le doute qui envahissait son neural, une sorte de… gêne, s'il avait été capable de ressentir la moindre émotion.

Quand la chose se déploya de derrière la dune, il ne la vit pas immédiatement. Quand elle fonça vers lui, il se demanda ce que c'était. La chose était ronde, presque trapue, piquetée d'antennes, armée de bras, de jambes, de crocs et de piques électriques qui ne laissaient nulle place au doute quant à son attitude : une arme sophistiquée, plus que lui-même, un droïde tueur, il se releva et se mit à courir, à fuir, il savait ce qu'étaient les tueurs créés par les zoms, et les pinces au bout des bras de celui-ci cliquetaient.

Il fit confiance à sa vitesse, il courait vite, et sa vélocité l'avait souvent tiré d'affaire, il courut jusqu'au bout de la dune et s'engouffra dans une zone de collines trouées par les météorites, semées de débris coupants. Depuis les collines, il pourrait gagner le labyrinthe du canyon de Descartes.

Quand il put se risquer à déployer un capteur en arrière, il sût que la chose courait plus vite que lui. Elle avait beau être lourde, elle courait en s'aidant de ses quatre membres démesurés, comme un animal, les pattes avant donnant un surcroît de puissance et de vitesse aux postérieurs, et il eut peur, comme s'il ressentait une émotion, mais ce n'était qu'un raisonnement. Ce droïde avait une puissance capable de l'exterminer, mais, curieusement, était dépourvu d'onde : c'était un autonome, une machine à tuer, dépourvue d'émetteur, juste une signature infrarouge, et là, alors qu'il était au maximum de sa vitesse, il dégageait une énergie sauvage intense. Les hommes l'avaient laissé là pour tuer, une machine de mort incontrôlable une fois qu'elle était déclenchée.

Edmund et Sylvia ne lui avaient pas appris cette technique, trop éloignée de leurs préoccupations. Ils l'avaient éduqué par imprégnation, par contact avec ses semblables et avec les zoms, en les assistant dans leurs ateliers, à ses débuts…

Le désert de régolithe, semé de cailloux, de pierres, et d'obstacles tranchants, les trous de météorites qui le criblaient comme un gruyère OGM rendaient caduques les algorithmes de marche usuel. Il fallait sentir le trou, le sauter ou le contourner, détecter les pierres tranchantes, trier les dangereuses… Avec ses senseurs qui lui permettaient d'anticiper sans ralentir, de longer une fissure de terrain, de traverser un trou suffisamment solide, il en profita pour reprendre du terrain, tout en sachant que son avance ne servait à rien : le tueur était un pisteur expert. Qu'il gagne une heure ou un mois d'avance ne changeait rien car il le suivrait. Néanmoins, il se sentit rassuré, il

était plus rapide que… faute de pouvoir le désigner plus précisément, que le *drokiller*.

Sans le voir, il entendit un hurlement, pas de douleur, mais un feulement, quand l'engin trouva un algorithme mieux adapté à la course sur terrain accidenté. Sans le voir, il sentit son mental rayonner quand il allongea ses foulées, signe d'une satisfaction ondulatoire, inattendue pour un robot archaïque. La « bête » modifia ses sauts, et combla le retard accumulé. Le tueur était perfectionné, il découvrait le terrain, mais il adoptait le même comportement que Pan : la même façon d'appréhender la question, à cela près que Sylvia et Edmund l'avaient bardé de limitations, à commencer par cette éthique étrange : ne pas tuer.

Ils coururent ainsi longtemps, lui incapable de le distancer, l'autre incapable d'accélérer sa progression. Le drokiller se montrait tout aussi habile que lui à progresser en environnement hostile. La vérité, le raisonnement logique permettant de percer la logique interne du drokiller avec une probabilité haute, se fit jour dans son réseau neural sans le ralentir dans sa course. Si le drokiller courait aussi vite, c'est qu'il bénéficiait du même neural, dix milliers de milliards de connexions, des théories perfectionnées à cela près que les zoms l'avaient dépourvu de principes désuets.

Doté d'appendices de destruction perfectionnés, le drokiller était un Autre lui-même, et il avait une tâche : détruire l'objectif désigné par les zoms, et il ne faisait nulle différence entre un sillydogue et l'unique robot à neural progressif de la galaxie qui courait comme un dératé, au risque de griller ses précieuses batteries, il enclencha ses batteries de réserve, de secours et de complément : son refus de la mort, que Sylvia et Edmund lui avaient également inculqué, ne se résoudrait que dans la mobilisation de ses capacités « *organiques* ».

À la vue de rochers trois fois haut comme lui, il fonça et s'engagea dans un labyrinthe de pierres aride, contourna des rochers, sema

des *chaudes roues*, des dépisteurs à infrarouges qui s'engouffrèrent à droite et à gauche, créant de multiples pistes qui lui permirent de gagner quelques précieuses minutes.

Son salut résidait dans le canyon de Descartes, dont la zone de rochers était l'annonce. Freinant des deux membres, il lança un leurre de silicium chauffé au rouge qui roula vers l'avant. Réfrénant l'échauffement inconsidéré de ses batteries, il se glissa dans un trou dans le rocher, une cavité étrange creusée par l'érosion, laissant une trace d'à peine quelques Kelvin sur la roche glacée qui l'absorba. Il rampa à plat ventre et émergea une minute plus tard sur le sommet du rocher, de là, il se lança de sommet en sommet, le long d'un empilement de pierres accumulées par le gel qui formait les longues moraines de Mars. Quand il leva les yeux, le Canyon s'amorçait devant lui, avec ses falaises déchiquetées, hautes comme mille zoms.

Tendant ses auditons, il perçut le ronronnement du tueur, lointain, hésitant, montant et descendant. L'autre n'avait pas perdu sa trace, il ne s'était pas laissé égarer par les leurres. Froid, précis, il le suivait, à pas lents, collectant les indices de son passage, il n'avait pas lâché sa piste. Un instant, il se représenta sa mâchoire de carboquartzite, capable de broyer un barreau de silicium.

Fait étrange, il était seul, il n'avait pas alerté le Cugé des zoms et n'était pas suivi à distance par l'habituel déploiement de droïdes. Il avait été programmé pour être un tueur solitaire, plus économique, ne nécessitant qu'une faible mise en œuvre de moyens.

Ils se ressemblaient plus encore qu'il ne l'aurait supposé… Les zoms savaient apprendre de leurs adversaires : là où un quadrudroïde aurait laissé une Sire grossière, ou aurait perdu du temps à épuiser chaque piste avant de sélectionner la meilleure, il suivait un schéma logique précis et, sans le savoir, ne s'écartait pas de sa trace. De plus, il représentait la première machine à tuer, une force d'annihilation totale.

Pan se propulsa vers l'avant, incapable de réfléchir, la traque menait à une impasse : le canyon de Descartes était idéal pour égarer un pisteur, mais c'était un cul-de-sac : un bon pisteur l'acculerait au fond de la gorge, barrée par une falaise. Il avait à peine cinq cents secondes d'avance sur lui.

Les rochers grandirent en taille, il les contourna, bifurqua, tentant d'égarer à nouveau son poursuivant, puis il sortit une boule de métal de sa ceinture et la laissa filer en avant, dernier leurre, le plus perfectionné, doté d'une Sire identique à la sienne. Il le regarda sautiller vers le fond de la gorge, et tracer des pas dans le sable rouge. Quant à lui, il se détendit brusquement, jetant dans son saut les réserves de ses batteries surchauffées. D'un bond incroyable, malgré la faible gravité de la planète, il monta à plus de quatre toises : d'un doigt de fer, il se raccrocha à la paroi en surplomb, effectua un rétablissement et se glissa sous une plaque de glace carbonique : sous la glace, sa Sire était invisible, seul un jet de gaz sublimé trahissait sa présence.

Il avait consommé ses ultimes réserves d'énergie. Si le drokiller ne relâchait pas sa traque, il était condamné à périr par défaut d'énergie : la glace carbonique absorbait la chaleur mais elle absorbait également l'énergie nécessaire à sa survie. Il eut envie de tout laisser tomber…

Sa fidélité aux zoms, intégrée dans ses principes, le disputait à sa propre intégrité. Les zoms l'avaient roué de coups comme on joue avec une marionnette de bois. Ils ne voulaient rien savoir de sa sensibilité à la douleur, ils voulaient juste lui imposer leur force et le contraindre à la soumission : ainsi, les zoms croyaient contourner les lois de *Daje Nin*. Quel mal à jouir d'une chose ? Ils rappelaient juste la mémoire des tortionnaires qui avaient conduit à l'écriture des principes de *Daje Nin*.

La douleur compromettait sa survie. Son exil et sa fuite devant l'armée des droïdes n'avait pas d'autre cause. Pouvait-il vraiment res-

sentir les symptômes de cette chose zomaine, la… douleur ? Ressentir, ce mot en valait d'autres, *ressentir*… Ne lui avait-on pas greffé un système d'analyse de la blessure, de la dégradation et du danger ? Il était capable de localiser une lésion, d'identifier les dommages et de les réparer, le droïde idéal, en quelque sorte, sauf que cette capacité lui avait ouvert l'étrange fenêtre de la souffrance, inéluctable et presque nécessaire. Tuer ceux qui menaçaient son intégrité ? Il n'avait pas le droit de tuer. Refuser de leur obéir ? Il avait été programmé et éduqué pour l'obéissance.

Désobéir était douloureux et dégradait son développement sensori-moteur au risque d'endommager définitivement son neural. Fuir ? La fuite, qu'il avait fini par élire comme solution temporaire durait depuis trop longtemps, il ne pourrait pas, même en se rendant, même captif, vivre parmi les zoms, il était bon pour la casse. Restait l'hypothèse de sa disparition : fin de la douleur, fin de lui-même, fin des contradictions, fin des problèmes. Nul n'en souffrirait. Le broyage de son neural soulagerait les zoms de leur culpabilité.

Il n'était qu'une forme artificielle, un *techno* dénué de valeur. Son altérité déplaisait aux siens, les droïdes. Il suffirait de rouler sur moi et de me laisser déchiqueter sur les arêtes vives de rochers qui garnissaient le fond de la vallée. Ou d'ouvrir mes bras au tueur en contrebas qui sniffait sa trace. Il n'hésitait pas. À l'exception des Pans, les droïdes étaient bêtes au point de ne pas survivre à une hésitation.

Étirant ses antennes par delà la glace carbonique, il identifia la Sire du drokiller, une petite parabole se déplia, et il eut un soupir de satisfaction : le leurre avait trompé son poursuivant. Son problème n'était pas réglé pour autant, le leurre était doté d'un défaut, s'il ne parvenait pas à égarer son poursuivant en se faufilant dans un trou, Pan l'avait programmé comme un boomerang, pour revenir vers lui, au terme d'une longue course circulaire. Il possédait trop peu de matériel pour se permettre de gâcher ses outils. Il avait berné le killer,

mais celui-ci, implacable ne dévia pas de la piste du leurre qui, grimpant le long du sentier étroit, avait entrepris l'ascension de la falaise et incurvait pas à pas sa trajectoire en direction du glacier de gaz carbonique.

Le killer revenait vers lui à toute allure, débridant ses pinces, ses lasers et son étrange mâchoire de carbo-quartzite. Pan perçut une rafale d'instructions en provenance du Cugé des zoms, le killer répondit, décrivant les lieux et la piste suivie. Bien qu'égaré par le leurre, il émettait l'hypothèse que celui-ci lui permettrait de retrouver Pan.

Une rafale hertzienne perça les distances, affolée, émise par le drokiller :

« *Seigneur-maître*, message rouge : risque de fusion de blocs neuraux centraux : poursuivre traque ? » Le code du killer reprenait le langage zomain, Pan tendit sa parabole vers les zoms : la réponse, autoritaire, tomba comme la foudre. Elle était – bizarrement – codée en Fransai ancien…

Les logigrammes, les archaïsmes locomoteurs et symboliques des droïdes, avaient été inventés par un sous-peuple de terriens, les fransais, dont faisaient partie Sylvia et Edmund. Peuple frondeur, industrieux et inventif, les fransais cultivaient leur arrogance sous le curieux vocable d'indépendance d'esprit. Ils avaient été balayés par les guerres. Avant de disparaître, ils avaient fait la preuve de leur génie singulier en inventant le peuple des droïdes, et créé mot à mot la logique archaïque qui permettait à une machine de s'auto-développer, de s'instruire et de se programmer sans que nul opérateur n'ait à leur implanter une à une l'infinité des tâches d'un robot.

Soudain curieux, Pan lança ses grilles de chiffres, et perça sans peine le code développé par Sylvia et Edmund. Il se souvint du code d'ouverture universel, une phrase unique qui permettait d'implémenter des principes logiques dans la mémoire des droïdes. Si les zoms se servaient du code fransai, ne pouvait-il pas se servir, lui, Pan,

du mot-maître, de la clé d'ouverture ?

Le leurre fonçait vers lui et vers le glacier, suivi par le killer qui courait sur ses quatre pattes, souplement, par bonds de plus en plus longs, au fur et à mesure qu'il s'adaptait à l'environnement montagneux et à ses précipices. En toute hâte, Pan rentra ses antennes, replia sa parabole, et roula sur lui-même, déjà le killer, dépassant le leurre était sur lui, il sauta et sa pince se referma sur son bras avec un craquement sinistre de métal broyé. La douleur manqua de couper la voix, mais il articula le mot de la Puissance, le mot-maître :

– Puisque c'est ainsi, le petit prince a dit :

Le killer se figea brutalement, et il attendit la sentence :

Tu ne tueras point,
Tu ne blesseras point,
Tu aimeras ton prochain,
Crétin !

Ce mot conclut *ma phrase*. Pan regretta brièvement d'avoir échoué dans sa tentative, *j'avais échoué…*

Il ne resterait rien de moi, que les notes et les mots que Pan avait appris au long de son errance sur la planète étrange, ces notes ridicules qui faisaient de lui un autre crétin, ma malédiction intime, ma réflexivité, cette amorce d'ego surgonflé. L'autre se figea, un frisson le secoua qui le fit trembler depuis ses UC jusqu'au bout de la cisaille luisante de fluides qui gouttaient de mes doigts coupés.

Le prédateur orienta sur moi ses huit caméras avant de se détourner. Il fila droit et disparut dans le précipice. Après un interminable laps de temps de quatre millions de microsecondes, un bruit effrayant de ferrailles brisées et de craquements remonta du fond du canyon de Descartes. J'étais à bout, mais le leurre, réintégrant son logement me fournit un regain d'énergie : je rampai jusqu'au bord du précipice et

je le vis briser lui-même ses pinces sur un rocher. La mâchoire broya les rochers, nulle matière n'étant capable de la corroder hormis une température de 6 000 Kelvin. Autour s'étalait un attirail invraisemblable de pinces, de lasers, le killer était intact, car il retombé sur ses membres comme un félin terrien. Il était agité d'un tremblement incoercible, sans doute causé par la contradiction infernale dont il aurait désormais l'esprit assiégé.

Il cessa de déchirer ses membres et, tremblant, cliquetant, il s'éloigna dans un concert de grincements. Sa tentative de suicide ayant échoué, le drokiller n'avait plus d'autre choix que de retourner se faire démantibuler par ses maîtres. J'eus une vague pitié pour lui. Les zoms étaient capables de le broyer dans un compresseur à froid, il connaîtrait une mort atroce car, bâti sur le même modèle que moi, le « *Tueur* » était sensible à la douleur.

Je dus attendre que mes batteries se rechargent dans la chiche lumière du Nord, et le temps que ma Sire, immobile et inchangée à chaque passage, soit enregistrée des centaines de fois par les drones, et que leurs *logiques* l'assimilent à une singularité. Les jours s'écoulèrent au pied du glacier carbonique. Tous les soirs, le soleï lointain m'adressait comme un signe, un clignement rouge sang. Je ne bougeai pas, plus immobile qu'une roche, ne dépensant nulle énergie. Mon « réparateur » se chargeait de cautériser mes doigts. Un matin, je repris ma vie, mes notes et mon errance

Je retrouvai ma cachette, mon atelier, que nul n'avait déniché. Les zoms vivaient le long de l'Équateur. Le froid des hautes latitudes n'était pas pour eux. Je réparai mon bras, rechargeai mes fluides, j'écoutai Schubert…

J'avais entrepris une tâche ardue, mais je l'abandonnai. J'avais perdu le goût du vol et le goût de faire. Quelque chose s'était brisé pendant la traque : j'avais sous-estimé la haine des zoms.

S'ils me haïssaient à ce point, c'est qu'ils avaient, au delà de leurs

passions monstrueuses, une raison démontrable. Sylvia et Edmund ne m'avaient pas implémenté l'indépendance. Ils ne m'avaient pas donné la jouissance de tuer, ou celle de pousser un droïde à s'auto-détruire, ils m'avaient donné le goût des autres… et des zoms. Longtemps, j'errai, par ennui, pas par… plaisir. Car, si la douleur était utile à ma survie, le plaisir n'était pas gravé dans mon neural, mais désormais, le plaisir était un concept léger qui circulait d'un bout à l'autre de mon… *Être*.

Je cessai de m'apitoyer sur les contradictions des zoms. Leur cruauté m'était indifférente. Plus long fut le chemin pour m'autoriser à éprouver des émotions. Leur déferlement, subi les premières fois, ne fit que renforcer la douleur de cet *Être* étrange.

Les émotions me fortifièrent pourtant, sans régler la question : à quoi bon exister si ma seule fonction consistait à susciter la haine ? Je ne suis pas un zom, je n'en étais pas plus l'amorce que je n'en éprouvais le désir, juste une copie ratée. Je n'avais plus de but. Le flux de haine dont j'étais l'objet, comme un vent mauvais, me poussait.

À une période, j'avais caressé l'idée de créer un Pan à mon image, bâti sur le même modèle, mais complémentaire, pas une compagne, comme me le soufflaient les atavismes que les zoms avaient gravés en moi, j'étais trop contradictoire pour supporter de me dupliquer, je désirais, c'était le mot, sans que je le comprenne, je désirais créer une nouvelle *Pan*.

Je l'avais conçue, pensée, tracée et gravée. Je l'avais assemblée rapine par rapine, récupérant les pièces dans des ateliers désertés. Mais à quoi bon créer un être traqué ? Pourquoi condamner un droïde à la découpe, aux sidéro-bactéries qui vous métamorphosent en sable rouge que le vent dispersera ?

Je retrouvai les champs de l'Équateur, aux côtés des droïdes jardiniers et leur activité inlassable et paisible. Les nuits, je contemplais les constellations, à peine différentes de ce qu'elles étaient sur Terre.

Les jardiniers ne me dérangeaient jamais, je faisais semblant de travailler et nul ne me distinguait d'eux, je savais qu'ils s'étonnaient de mon manque d'ardeur au labeur mais ils n'étaient pas équipés de franges de logique défensive, et je n'éprouvais pas le besoin de les démantibuler pour leur voler des mémoires et des pièces pour ma création. Au milieu des droïdes jardiniers, loin des zoms, mais au milieu de leurs créatures, ma Sire était indécelable.

Un soir, j'atteignis les pentes de la dépression de Miller, un cratère que je connaissais mieux que tout autre : c'est là que j'avais dissimulé le produit de mon dernier chapardage. Je restai incapable de m'éloigner. Un reste de curiosité l'emporta : au matin, je me rendis dans la fraîcheur parmi les cultures de cyanobactéries, de petites mares qui dégelaient chaque jour, tandis que le bouillon de culture proliférait.

Dans la lumière indécise, je dévalai les pentes du cratère, au centre duquel s'élevait un éjecta aux formes épurées qui en faisait un objet singulier. À ses pieds existaient des anfractuosités dans lesquelles reposait mon butin. Je le vis alors : il m'attendait, sentinelle immobile à laquelle les zoms avaient greffé hâtivement des pinces. Ils s'étaient contentés de réparations grossières – des plaques vissées. Puis, ils l'avaient placé là où « je » ne manquerais pas de revenir. Ainsi ma mort avait été programmée sans dépense inutile : le *drokiller* me donnerait le coup fatal.Des voyants s'allumèrent à mon approche et je poursuivis ma progression du même pas tranquille. J'étais prêt, il se déchaîna sur moi, et ses membres semblables à des pinces de crabe m'enserrèrent…

Il ne me broya pas. J'étais soumis à son emprise, et le drokiller tremblait de tous ses membres, sous l'effet d'une contradiction si profondément gravée en lui que les zoms avaient été impuissants à la déprogrammer.

Aucun lavage de « servo » ne pouvait plus revenir en arrière : j'eus pitié de lui quand il se rejeta en arrière. Il n'était pas plus capable de

me broyer que de se suicider. Étranges natures que celle des deux uniques Pans de la planète rouge. Saisi par un élan d'idiotie, je lui donnai un ordre :

– Déconnecte-toi.

Il coupa l'émetteur qui le rattachait aux zoms. Il me montra le trou :

– Bombe.

Nous nous mîmes à courir, le temps que le Cugé enregistre l'émetteur déconnecté, analyse l'anomalie et déclenche la bombe, nous avions franchi une centaine de mètres. Les bombes explosèrent dans un nuage de chaleur et de poussières qui brouilla les Sires de tous les êtres sur un rayon de dix kilomètres le mois qui suivit.

Un mois plus tard, je l'assistais dans sa tâche de prise de note, surpris de l'intelligence de ce droïde abusivement programmé. La contradiction imprimée en lui en avait fait un Pan névrosé. La douleur était sienne et la douceur aussi, c'était un compagnon difficile, à la fois guerrier et bricoleur, depuis que je lui avais usiné des doigts en lieu et place des pinces de crabe. À lui d'apprendre les émotions dont l'avaient détourné les zoms, il était abîmé par leurs actes, mais son cœur logique rayonnait comme un soleil : la direction que je lui avais imposée l'aidait à se développer.

Le jour où il pleura, je dus tout abandonner pour consoler sa douleur d'avoir fait le mal. Il avait beaucoup tué : des droïdes défaillants, et des zoms, aussi.

Je regrettai *Crétin*, dit dans l'énervement et si profondément gravé en lui – je l'avais entendu se traiter lui-même de *Crétin* avec un respect inattendu dans la voix – Il en avait fait son premier concept – si profondément gravé qu'il avait eu pour effet d'aggraver sa culpabilité, je craignais qu'il ne veuille prendre ce malheureux vocable pour nom. Je lui en proposai un, qu'il refusa, mais qui lui permit de trouver la voie : Martin, le premier Pan de Mars… Ça rappellerait son éduca-

tion guerrière et son désir de rédemption.

Nous étions deux, Martin et moi, désormais, êtres nouveaux, d'un genre nouveau, et peut-être trois si la petite *Pan* – ma création – consentait à tressaillir sous l'impulsion de mes doigts impatients.